

Paris, le 10 Avril 79.

Mademoiselle et chère amie,

Les nouvelles que vous m'avez données de votre santé m'ont causé une vive peine. Si j'ai tardé à vous exprimer ma sympathie, c'est que j'ai été moi-même très souffrant durant tout le mois d. Mars et pour la même cause que vous. Des maux d'estomac continuels m'ont forcé à renoncer à toute correspondance, à toute composition en dehors des travaux forcés que j'ai accomplis au journal, et m'ont plongé dans une mélancolie noire qui me rendait la vue même d. la plume odieuse. La crise est à peu près terminée, et je profite de ce commencement d'éclaircie pour vous envoyer mes bons souvenirs et mes bons souhaits. J'espère qu'à l'heure qu'il est vous avez à peu près franchi le pas difficile et que vous pourrez vous mettre bientôt à traduire Nach dem Tode.

A propos, je voudrais vous soumettre une petite

observation. Ne pensez-vous pas que vous ferez bien, dans
votre version, d'abréger une ou deux pages qui tiennent du
cadre plutôt que de l'action même et qui ralentissent un peu
le récit? Si mes souvenirs ne me trompent, il y a par-ci par-là
un petit bout de conversation inutile parcequ'il est fait par des
personnages accessoires et qu'il ne se rapporte pas au noced de
la situation, qui est la lutte entre le souvenir d'une morte et
l'impression faite par une personne vivante. Au point de vue,
je regrette que Madame Ebner n'ait pas consacré une ou deux
scènes de plus à faire converser le fiancé avec le fiancé,
afin de faire ressortir davantage la froideur et l'égoïsme de ce
beau marbre; et que, par exemple, elle n'ait pas oblige un
peu certain discours de l'original qui s'appelle Hammitzky,
je crois. Je n'ai pas le texte sous les yeux, je ne puis donc
préciser. Mais vous me comprenez. Voyez ce que vous en pensez.
Il me semble, en un mot, que de place en place on trouve un
peu de plantes parasites qui empêchent la rue du développement
principal. Je ne vous fais cette observation qu'en hésitant,
car à la Revue de France on ne m'a rien dit qui en confirme
la justesse. On y accepte la nouvelle telle quelle: j'ai bien soin
de vous en avertir, afin que vous n'attachiez pas à mon
observation plus d'importance qu'elle n'en a. D'ailleurs même

est-elle tout simplement fautive. Vous en êtes meilleur juge
que moi, et ce que vous ferez sera bien fait. Quand vous
m'envoyez votre manuscrit, n'oubliez pas, je vous prie, d'y
joindre vos instructions relatives à la correction de vos
épreuves. Je n'ai pas besoin de vous dire que je m'en char-
gerais avec le plus grand plaisir.

Maintenant, voulez-vous me permettre de vous deman-
der un petit service? Je n'expose à vous importuner de singu-
lière façon, mais je me risque à tout hasard. Il s'agit encore
de Mademoiselle de Najmajer. En m'envoyant ses recueils, elle
m'avait offert de mettre à ma disposition un certain nombre
de journaux contenant des articles de critique sur ses
ouvrages. Je lui ai répondu que j'acceptais sa gracieuse offre,
mais avec une modification. Je la priais de m'envoyer, non
pas les journaux mêmes, mais l'indication de ces journaux,
afin de pouvoir les faire venir à mes frais et d'avoir le droit
de les garder. Je ajoutais que je tenais à les garder, car
mon ouvrage ne devait paraître que dans trois ans, et
je ne pourrais m'en passer d'elle que dans quelque temps.
Je la priais de croire qu'il serait question d'elle, bien que
je ne pense pas encore savoir dans quelle mesure.
Ceci se passait il y a six mois environ. Mademoiselle ?

Neymajer ne me répond pas et ne m'envoie pas les indications
en question. Son silence m'inquiète un peu, et je crains de l'avoir
blessé sans le vouloir. Dieu. ihu m'a-t-elle promis pour un homme
peu sérieux qui, ne voulant pas avouer qu'il n'a aucune envie
de s'occuper d'elle, lui a promis de penser à elle — avec quelques
grecques. Dieu. ihu aussi a-t-elle été froissée de ce que je lui ai
dit ^{ne} pas savoir encore combien de place je pourrais lui accor-
der. C'est la seule explication que je puisse me donner de son si-
lence. Je voudrais donc vous prier d'intervenir avec votre
calme délicatesse, de la faire causer sans en avoir l'air et
de savoir ainsi comment je l'ai blessé. Dites-lui en tous cas
qu'elle a affaire à un homme sérieux, que je ne fais point de
promesses en l'air et que je ferai honneur à ma parole. Le
sera question d'elle dans mon ouvrage. Cela est certain. Mainte-
nant, si j'ai eu tort de lui dire que j'ignorais encore la place
qu'elle pourra tenir, je n'ai péché que par franchise et sincé-
rité. Je ne veux tromper personne, et je préfère faire plus
que de faire moins que ce que j'ai promis. Si je lui avais dit
dès à présent que je lui accordais tant et tant de pages,
j'aurais risqué de la tromper; mon ouvrage est si peu avancé
et son étendue dépendra de tant de circonstances que toute
prophétie de ma part serait de vaine. Si j'ai été sobre de



promesses, c'est par gewisseu haßlichkeit. Dites à votre amie qu'elle peut compter sur ma bonne volonté — mieux que cela, sur ma sympathie pour tout ce qui me vient de l'Aubrique.

Il est bien entendu que je ne vous prie pas de faire une démarche expresse auprès de Mademoiselle D. Nagmajer. Au contraire; je vous serais vivement reconnaissant si vous vouliez, pour lui faire part de mes sentiments, attendre que le hasard vous la fasse rencontrer. Je ne me pardonnerais jamais de vous avoir causé le moindre dérangement, et je pense que je ne serai plus amené de si tôt à vous entretenir de mes petites affaires. Je ne vous parle de celle-là que parce que je suis désolé de penser qu'une phrase de moi mal tournée peut-être ou mal comprise a pu blesser une personne qui a été gracieuse pour moi et pour laquelle je n'éprouve que de la sympathie. Je vous remercie à l'avance de ce que vous pourrez et voudrez faire pour dissiper le malentendu.

Je ne vous parle pas aujourd'hui, de mon étude sur vous. Je suis occupé à la rédaction, et je compte toujours vous l'envoyer le mois prochain. Elle sera peut-être un peu offingotrose, bien modeste sans doute, mais ultime avec toute la sympathie que j'éprouve pour vous.

Croyez toujours, chère amie, à mon respectueux et affectueux dévouement.

A. Marchand.





